

L'ASCENDANCE COUTIN

Les lignes qui suivent sont consacrées à l'ascendance de mon arrière grand-père Jules Coutin (1864-1946). Un autre dossier sera consacré à l'ascendance de son épouse Thérèse Mouillefarine.

Cette ascendance a été étudiée dans les années soixante du siècle passé par un cousin germain de ma mère, Jean Brunet-Moret. J'ai beaucoup profité de son travail et je reproduis son étude sur les familles Poumaroux et Seignette.

En fin d'article une liste généalogique permet d'essayer de s'y retrouver.

1 Les Coutin avant Jules

Les premiers Coutin connus sont au 17^e siècle des vigneron de Grande Champagne, cette région privilégiée de Charente qui produit les meilleurs cognacs. Il faut attendre la deuxième moitié du 18^e pour que Jean Coutin (1757-1804) quitte l'intérieur des terres pour Rochefort-sur-Mer où il est engagé comme commis de la marine, un poste administratif dans ce qui est alors un des premiers ports militaires du royaume.

Il y épouse en 1787 Suzanne Adélaïde Latour, fille d'un chirurgien de la marine descendant d'une famille d'apothicaires et de chirurgiens du Nivernais. Le grand-père maternel de Suzanne-Adélaïde, François Mansion, aubergiste à Rochefort, avait été dans sa jeunesse valet de chambre de François de Beauharnais, intendant de la Nouvelle-France (le Canada), puis des armées navales. Un petit-neveu de ce Beauharnais épousera la fameuse Joséphine.



Le fils de Jean, Jean-Nicolas (1790-1863), est le premier Coutin dont j'ai le portrait. Médecin comme ses ancêtres en ligne maternelle, il épouse à Rochefort en 1813 Sophie Seignette, une jeune fille appartenant à une vieille famille de La Rochelle. Le couple gagne Bordeaux puis s'installe à Paris, ou plutôt à Chaillot qui était encore comme Passy et Montmartre un village extérieur (l'absorption par la capitale se fera en 1860).



A la génération suivante, Jules Henri Coutin (1826-1879) délaisse la tradition médicale pour des études d'ingénieur. Attaché au ministère des travaux publics au moment où la France s'industrialise, il se spécialise dans les chemins de fer. Le Bulletin de la Société de géographie de Paris de 1851 fait part des voyages d'étude qu'il a entrepris en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis pour étudier leurs réseaux ferrés. Il quitte ensuite la

fonction publique pour le secteur privé et termine sa carrière comme inspecteur général de la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest. Il a de son épouse Henriette Poumaroux six enfants dont le troisième, mon arrière grand-père Jules Coutin, naît à Paris en 1864.

2 Les ascendances Poumaroux et Seignette vues par Jean Brunet-Moret.

Je reproduis ci-dessous deux extraits des « Anecdotes de la famille Coutin-Mouillefarine, recueillies par Jean Brunet-Moret », datés de septembre 1977. Ces anecdotes concernent les ascendances de l'épouse et de la mère de Jules Henri Coutin, Henriette Poumaroux (1836-1880) et Sophie Seignette (1792-1849).

Henriette Poumaroux



Le péché et la miséricorde

POUMAROUX

Sur cette famille et les suivantes, il y a peu à ajouter à ce qui est indiqué dans la généalogie. Il s'agit de gens très modestes.

Raymond Poumaroux qui était sans doute ouvrier agricole à Viella (Gers) conçut son premier fils Joseph né le 1^{er} juillet 1736 en dehors des liens du mariage qui ne fut célébré que le 28 du même mois.

Son petit-fils Jean-Baptiste épousa Marie Mayé dont le père Dominique était un enfant naturel né de père et de mère inconnus et dont la grand-mère maternelle Anne Latarguerie était servante à Langon.

Jean-Adrien, fils du précédent, avait épousé Joséphine Grébille, dont la naissance est également mystérieuse. Elle avait 18 ans lorsque ses parents se sont mariés le 22 septembre

1829 . Son père, Jean Gréville, âgé de 52 ans, avait en effet dû attendre d'être veuf de sa première femme Christine Landa décédée à Dijon le 28 avril 1828 pour épouser Jacquette Veillet, la mère de Joséphine. Cette dernière avait du reste un frère qui garda toujours le seul nom de sa mère Veillet.



Pour compenser ces péchés de la chair, ajoutons que la grand-mère maternelle de Jacquette, Marie Gondelier décédée le 1^{er} mars 1779 à Saint-Appolinaire a été « inhumée en présence de son mari et de plusieurs de ses parents et amis, de même de toute la paroisse » car elle mourut « à la manière des Saints ». Dans mes nombreuses recherches je n'ai jamais trouvé semblable indication. Il s'est donc passé quelque chose d'extraordinaire.

Au mariage d'un Jacquesson à Barge (près de Dijon) le 11 mai 1784 j'ai également relevé la présence d'un « oncle à la mode de Bourgogne » de l'époux. Il y avait donc à cette époque une coutume semblable à celle qui s'est perpétuée en Bretagne.

Jean Brunet-Moret

§

Pour compléter ce premier texte de Jean Brunet-Moret on peut ajouter que la mère de Marie Gondelier, Jeanne Simon, avait 8 ans quand son village natal bourguignon, Saint-Appolinaire, fut dévasté par un incendie. Le 23 mai 1701 en moins de deux heures le feu réduisit en cendres l'église et 14 des 19 maisons, épargnant seulement une tour fortifiée. Les cloches fondirent et les arbres furent desséchés. Le relèvement fut long : en 1777 Saint-Appolinaire ne comptait encore que 16 maisons.

§

Le Sel Polychreste

SEIGNETTE

Les Coutin, vignerons de la grande Champagne, sont restés paysans jusqu'au jour où Jean Coutin (1757-1804) quitta son village pour devenir commis de la marine à Rochefort. Son fils Jean Nicolas, docteur en médecine, épousa le 28 octobre 1813 Sophie Seignette de la famille des célèbres apothicaires de La Rochelle.

Les Seignette dotèrent en effet au XVII^{ème} siècle la thérapeutique d'un médicament chimique nouveau dont la célébrité extraordinaire s'étendit à Paris puis sur tout le royaume de France et gagna même l'Angleterre et l'Amérique, célébrité justifiée d'ailleurs puisque le « Sel Polychreste » est toujours en faveur et inscrit au Codex français sous le nom de « sel de La Rochelle » et « sel de Seignette ».

Jehan Seignette maître apothicaire rochelais naquit en 1592. Son père était marchand rue Bourserie à l'enseigne de « La Fortune ». Ils appartenaient à la religion réformée dont Jehan fut l'un des diacres. Il exerçait la pharmacie dans la maison dite des « Quatre Vents » sise à l'angle de l'actuelle rue du Palais et de la Place des Petits-Blancs.

Il connut les horreurs du siège de 1628 et une nuit, alors qu'il se trouvait de garde sur les murs qui vont de la Tour Saint-Jean à la Tour de La Lanterne, il entendit un bruit qui venait du côté du chenal et crut voir des ombres se mouvoir. Il cria « aux armes » et tira un coup de fusil. Les hommes de garde au pied de la tour de la Chaîne répondirent à l'appel de l'apothicaire mais les malheureux étaient tellement affaiblis par la faim qu'au lieu de porter leurs fusils ils s'en servaient comme d'un appui. Un rayon de lune éclaira le chenal et les pauvres assiégés purent se rendre compte que leur terreur était provoquée par des huîtres qui, la mer étant basse, faisaient claquer leur coquille. Jehan Seignette fut, paraît-il, celui des Rochelais qui tira le dernier coup de feu du siège fameux.

Pour lutter contre le scorbut qui causait de grands ravages dans la population, Jehan Seignette avec le médecin Mathias Gohier chercha un remède et le trouva dans une plante très commune, la moutarde, qui croissait en abondance sur les remparts. Les médecins ordonnèrent « d'user de l'herbe de moutarde aux repas pour les sains et quant aux malades d'en boire au matin à jeun la valeur d'un verre commun exprimé avec du vin blanc » comme aussi des lavages de bouche et des lessives pour les jambes qu'on trouvait toutes prêtes chez le sieur Seignette apothicaire.

Des sept enfants de son mariage avec Marie-Suzanne Guillemard, Jehan né en 1623 fut médecin de l'école des « chimiques » en opposition avec les parisiens tenant pour les trois S : Séné, Seringue, Saignée ; et Elie, apothicaire comme son père.



Elie était né en 1632 et n'avait que seize ans quand son père mourut, mais il travaillait depuis l'âge de treize ans et connaissait déjà son métier. Toutefois il ne pouvait exercer seul l'art de la pharmacie, les statuts de sa corporation lui interdisant de se faire recevoir maître avant l'âge de 20 ans. Sa mère étant morte, il n'avait pas non plus de tutrice et il lui fallait un garçon apothicaire admis par les membres de la Communauté, mais il passa outre au règlement et continua l'exercice de sa profession. Immédiatement ses confrères lui intentèrent un procès, demandant sa condamnation à 500 livres d'amende et la fermeture de sa boutique. Le tribunal convoqua les deux frères Jehan et Elie et leur demanda ce qu'ils pensaient faire. Jehan répondit « qu'il n'avait pas l'intention de tenir la boutique de son père et qu'il

laissait ce soin à son frère, celui-ci faisant profession de l'art de pharmacie ». Par un jugement rendu le 31 juillet 1649 le tribunal autorisa Elie Seignette à exercer jusqu'à l'âge de 20 ans.

Néanmoins Elie Seignette ne voulut pas à 20 ans subir les examens de maîtrise devant la Communauté et ne cessa d'être en but aux attaques de ses confrères et des catholiques, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir un brevet royal pour l'exercice de sa profession.

C'est entre 1648 et 1660 que les deux frères « créèrent » le nouveau sel chimique qui devait révolutionner la thérapeutique de cette époque. Après la mort de Jehan en 1663, Elie continua seul la préparation du sel polychreste et les travaux pour le faire connaître.

Il se rendit à Paris en 1664 et distribua son remède à des malades, à des apothicaires, à des médecins. Parmi ceux-ci, le médecin de la reine d'Angleterre, celui du Roi, le premier médecin de la reine de Suède et du prince de Condé, furent si satisfaits de l'emploi du Polychreste qu'ils prièrent Elie Seignette d'apporter de son sel à l'« Assemblée Physique », cénacle de savants qui donna sur ce produit un rapport élogieux et l'adopta.

En Amérique, la vente du Sel Seignette était courante et soutenue par un des frères d'Elie, Pierre. Le succès fut tel qu'une contrefaçon se répandit partout et causa un tort considérable au véritable Sel Seignette. Elie dut retourner à Paris en 1672 pour prouver devant l'Assemblée Physique qu'il n'y avait aucune analogie entre le sel débité partout sous le nom de Polychreste et le sel de La Rochelle découvert par les Seignette.

Dans une brochure intitulée « Traité du faux polychreste », Elie conte en détail les efforts qu'il dut faire pour triompher de cette contrefaçon. Il découvrit aussi un autre sel qu'il appela « alkali nitreux » et en faveur duquel il publia une nouvelle brochure « La nature, les effets et l'usage du sel alkali-nitreux de M. Seignette, maître apothicaire à La Rochelle. »

Toujours en but à la jalousie de ses confrères, Elie Seignette adressa un placet au Roi dans lequel il demandait à être autorisé à continuer l'exercice de sa profession. Appuyé par l'Intendant de la Généralité de La Rochelle, la requête eut un plein succès et le brevet du 16 janvier 1673 se terminait ainsi :

... la dite Majesté, voulant, par ces considérations, gratifier et personnellement traiter ledit Seignette, elle lui a permis et permet, conformément à l'avis du sieur de Tevron, de continuer dorénavant si bon luy semble, l'exercice publicq d'apothicaire à La Rochelle.

Qu'elle a voulu signer de sa main et fait contresigner par moy son chancelier, secrétaire d'Etat et de son commandement.

Louis

Phelipeaux

En 1689, Elie Seignette fut reçu ricochon (apprenti) du côté des monnayeurs en vertu des droits de sa mère, Marie Guillemard dont le père était monnayeur de pleine part. Ce titre valait à l'apothicaire l'exemption d'impôts et donnait à sa postérité « née et à naître » le droit de faire partie de la monnaie. En 1690, il était admis comme maître de plein droit.

Elie Seignette mourut à La Rochelle le 2 mai 1698 sans avoir abjuré le protestantisme.

L'un de ses fils, Pierre, baptisé à l'église réformée le 8 décembre 1660, fut reçu médecin à Caen en 1683. Il revint à La Rochelle et se fit agréer par le Collège des médecins de la ville en 1686. Il s'occupa principalement d'eaux minérales et s'ouvrit sur cette étude à Fagon premier médecin du Roi qui applaudit à ses desseins. Pierre Seignette se rendit à Paris, muni d'ordres royaux adressés à divers intendants de France, près desquels devaient le conduire ses plans d'exploration. Il abjura le protestantisme en 1700 et fut pourvu en sa qualité de médecin d'emplois lucratifs et importants. Il fut nommé médecin ordinaire de Monsieur, frère de

Louis XIV, puis de Philippe d'Orléans régent du Royaume. Il revint à La Rochelle à la fin de sa vie et y mourut le 11 mars 1719.

Il fut le père de Pierre-Samuel Seignette (1704-1766), conseiller au Présidial de La Rochelle en 1730, assesseur de la maréchaussée d'Aunis, premier échevin, puis maire de la ville de 1761 à 1764.

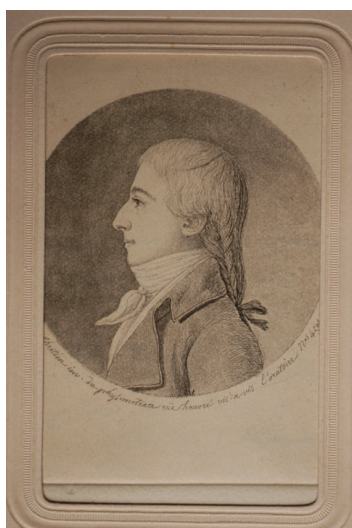
Celui-ci fut un des derniers descendants d'Elie Seignette à conserver le privilège de la vente du sel polychreste. Le Mercure de France publia l'annonce suivante :

« Le public est averti que M. Seignette, Conseiller au Présidial de La Rochelle, y demeurant rue des Augustins, continue de composer et débiter le véritable Sel Polychreste ainsi qu'il a toujours fait depuis la mort de son père, Pierre Seignette, médecin de S.A.R. Monseigneur le Duc d'Orléans. Il met comme ci-devant son parafé dans chaque paquet... ».

Hélas, en 1731, le chimiste Boulduc était arrivé, non sans peine, à analyser le sel Seignette et devant l'Académie Royale des Sciences en donna la composition le 5 septembre 1731. « Le sel Polychreste de Seignette est une crème de tartre rendue soluble par l'alkali de la soude ». A partir de ce jour tous les chimistes et tous les apothicaires purent fabriquer du véritable sel de La Rochelle. On le trouve très fréquemment comme chef d'œuvre, lors de l'admission des apothicaires à la maîtrise.

Parmi les enfants de Pierre-Samuel nous trouvons Pierre-Henri qui fut reçu avocat au Parlement de Paris ; il revint à La Rochelle où il fut avocat, puis assesseur de la maréchaussée. Il devint sénéchal des seigneuries de Laleu, La Jarrie et dépendances, échevin, puis maire de La Rochelle de 1771 à 1775. Membre de l'Académie de La Rochelle, il fit preuve d'un esprit scientifique éclairé, soit qu'il s'occupât des expériences sur le thermomètre Crest, soit qu'il secondât l'Anglais Walsh dans les célèbres expériences sur le poisson torpille. Ces travaux firent grand bruit et valurent à Seignette l'honneur de les répéter devant l'Empereur Joseph II d'Autriche. En 1778, il adressa à l'Académie des Sciences des observations sur la hauteur des marées. En 1789 il fit partie de la Commission chargée de rédiger les plaintes et doléances de la ville. En 1790, juge au tribunal du district, il subit la prison et échappa à la guillotine. Chevalier de la légion d'honneur dès 1804, année de la création de l'ordre, conseiller à la Cour de Cassation, il mourut en 1808 après une vie bien remplie.

Pierre Etienne Seignette



Son fils Pierre-Etienne (1767-1836), Président du Tribunal Civil de Rochefort, épousa à Lagord près de La Rochelle le 8 août 1791 une jeune créole réfugiée de Saint-Domingue, Marie Françoise Sophie Brossard dont il divorça le 23 fructidor an VII.

Les registres paroissiaux du Dondon, ainsi que les minutes notariales n'étant archivés que depuis 1779, il m'a été jusqu'à présent impossible de remonter très en avant l'ascendance de Marie Françoise Brossard. Sa grand-mère maternelle Marie Madeleine Dupuy veuve de Jean Heulan a laissé un testament dans lequel elle déclare ne savoir ni lire ni écrire ni signer ; être née à Paris, mais ne pas se souvenir de la paroisse et léguer notamment un nègre de 36 ans de nation Bambara nommé

Scipion et une négresse Congo de 26 ans nommée Adélaïde avec son fils Claude âgé de 6 ans et ceci en 1782.

On trouve aux Archives Nationales diverses demandes des descendants de Marie-Françoise et de sa sœur, réclamant le bénéfice des indemnités délivrées aux réfugiés de Saint-Domingue.

Jean Brunet-Moret

§

Je n'ai rien trouvé de plus que Jean Brunet-Moret aux Archives Nationales. En revanche j'ai eu un peu plus de chance du côté du père de Marie-Françoise, Jean-Baptiste Brossard (1732-1796). Il est originaire du Poitou, s'installe comme colon à Saint-Domingue, s'y marie et doit quitter l'île avec sa famille quand le soulèvement dirigé par Toussaint Louverture chasse les Français. Sa mère, Suzanne de Couignac, est issue d'une famille de petite noblesse poitevine de tradition protestante. Jacques de Couignac, sieur de La Perrinière, arrière grand-père de Suzanne, a été pasteur de Niort de 1620 à 1663. Comme beaucoup d'autres les Couignac ont été amenés à abjurer après la Révocation de l'Edit de Nantes.

3 Cousins d'Amérique

Richelieu abat la puissance politique de La Rochelle en 1628. Mais la ville connaît dans les années suivant le siège un rapide redressement économique, dû principalement au commerce Atlantique vers les Antilles et la Nouvelle France (les vallées du Saint-Laurent et du Mississippi). Ce commerce est contrôlé par de grandes familles marchandes qui affrètent des navires et vendent leurs cargaisons. Parmi eux les Perdriau, les Faneuil, les Bernon, les Belin, les Delaire, tous liés aux Seignette par des liens matrimoniaux. Et, si on excepte les Delaire, tous protestants au milieu du 17^e siècle.

L'absolutisme de Louis XIV ne peut se satisfaire d'une diversité religieuse dans le royaume. Sous son règne les Huguenots sont peu à peu écartés des postes de responsabilité dans l'administration et l'armée. Des abjurations suivent. Comme elles sont en nombre insuffisant les pressions se multiplient, vexations, emprisonnements, dragonnades, jusqu'à l'abolition de l'édit de Nantes en 1685. Face à ces persécutions quelques uns tentent de résister, beaucoup cèdent, d'autres fuient.

Ainsi l'apothicaire Elie Seignette (1632-1698) a toujours refusé d'abjurer. Il n'en a pas été de même de son fils aîné, un autre Elie, enfermé par lettre de cachet dans la citadelle de Besançon de 1691 à 1693 jusqu'à ce qu'il vienne à résipiscence ; dans le même temps son épouse est enfermée dans un couvent de La Rochelle dont elle ne sort au bout de huit mois qu'en promettant de se faire catholique. Le deuxième fils, Pierre, a comme nous l'avons vu changé de religion pour devenir médecin de Monsieur frère du roi. Deux autres fils, Jean et Benjamin, émigrent à Amsterdam pour conserver la leur. Jean y pratique la médecine et vend le sel polychreste. Benjamin est à l'origine d'une branche hollandaise des Seignette qui s'est poursuivie jusqu'au 20^e siècle.

Mais la Hollande n'est souvent qu'une étape avant le refuge suprême, les colonies anglaises d'Amérique. On peut citer le parcours de Gabriel Bernon, un riche marchand de La Rochelle

oncle de notre aïeule Esther Faneuil, l'épouse du médecin de Monsieur. Emprisonné comme protestant opiniâtre, il passe en 1686 en Hollande, puis gagne Londres où il regroupe une quarantaine d'émigrés français, dont ses parents Benjamin et André Faneuil.



La petite troupe gagne Boston en 1688 et rejoint une colonie huguenote déjà installée à Oxford (Massachusetts). Gabriel Bernon y rétablit sa fortune mais Oxford étant sans cesse harcelé par les Indiens il s'installe vers 1697 à Rhode Island. Il y couronne son intégration en quittant le rite calviniste pour celui de l'Eglise anglicane. Mais ce nouveau sujet du roi d'Angleterre n'a pas oublié la France. Il entretient une correspondance suivie avec son frère Samuel, devenu catholique et établi à Poitiers. Gabriel meurt en 1736 à

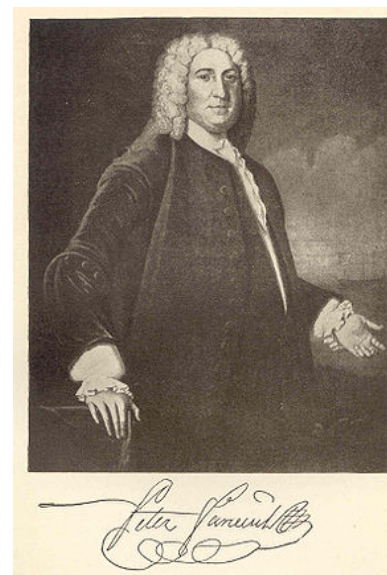
Providence. On peut lire sur sa tombe

TO THE GLORY OF GOD AND IN MEMORY OF
GABRIEL BERNON
BORN LA ROCHELLE FRANCE 1644 DIED PROVIDENCE 1736
SEIGNEUR OF FRANCE A CITIZEN OF RHODE ISLAND
A FOUNDER OF THIS CHURCH

Un autre refuge de huguenots avait été créé près de New York par des émigrés rochelais qui l'avaient tout naturellement baptisé la Nouvelle Rochelle. Un des compagnons d'équipée de Gabriel Bernon, Benjamin Faneuil, y réside en 1700 avec son épouse Anne Bureau. Il leur naît en 1700 un petit Pierre, qui à trois semaines connaît, pour être baptisé, son premier voyage : la vingtaine de kilomètres qui sépare New Rochelle de la French Church de New York, ou plutôt la Nouvelle Rochelle de l'église française de la Nouvelle York pour s'exprimer comme nos huguenots. L'acte est bien entendu rédigé en français. *Bateme. Aujourd'hui 15^e juillet 1700 monsieur Peyret, ministre apres la priere du soir a batizé Pierre Faneuil fils de Benjamin Faneuil et Anne Beureau. Est né le 20^e juin dernier présenté par Claude Baudouin et Anne Faneuil sa mere parin et marine. D'autres enfants de Benjamin Faneuil seront les années suivantes baptisés dans cette même église.*

Le frère de Benjamin, André Faneuil, est installé à Boston comme marchand. Il meurt en 1737 en laissant ses biens à son neveu Pierre, le petit baptisé de 1700 qu'on appelle maintenant Peter. Peter Faneuil finance en 1742 la construction d'un marché couvert à Boston, le fameux Faneuil Hall. Mes enfants s'y sont régalez de délicieuses glaces sans savoir ce qu'ils devaient à ce lointain parent.

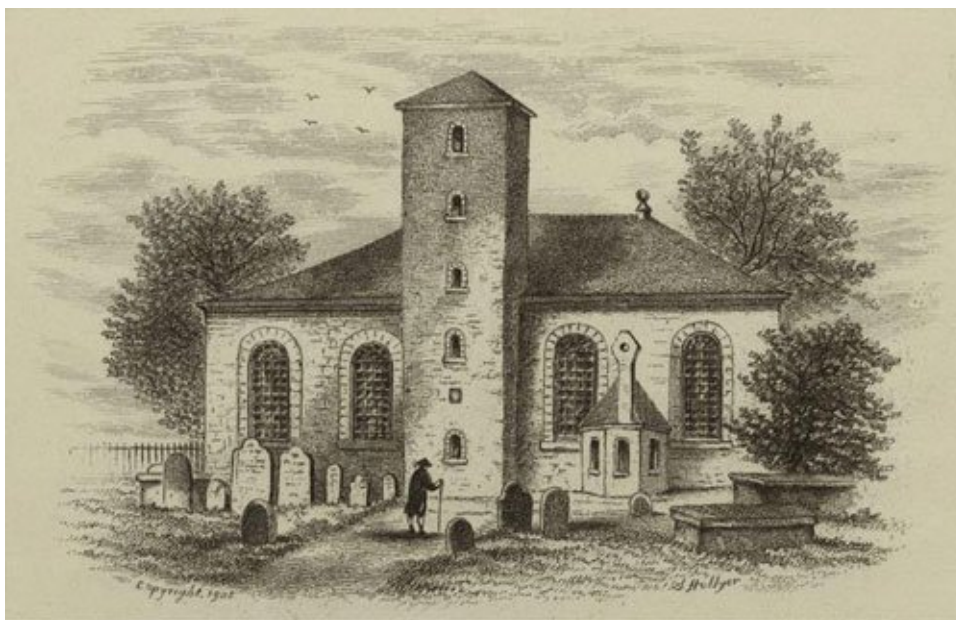
Deux sœurs de Peter Faneuil, Suzannah et Mary Anne, épousent des notables de Boston. Quand éclate la guerre d'Indépendance les maris sont dans le camp des Loyalists avec un de leurs neveux, encore un Benjamin Faneuil. La victoire des Insurgents les contraint à l'exil. Malheur aux vaincus.



Autres Rochelais émigrés en Amérique, la fratrie Perdriau. Marguerite, Elisabeth, Etienne et Marie Perdriau sont des neveux de l'épouse d'Elie Seignette.

L'aînée des quatre, Marguerite Perdriau, s'est mariée en France en 1677 avec Daniel Huger, fils d'un notaire de Loudun. Le couple passe en Angleterre en 1682 puis gagne la Caroline du Sud. Leur fils Daniel Huger II exploite une grande plantation près de Berkeley. Il a plusieurs fils. L'aîné, Daniel III, représente la Caroline du Sud au Congrès de l'Union de 1786 à 1793 ; le cadet, Isaac, est un des généraux de la guerre d'Indépendance ; le dernier, Benjamin, meurt au combat en 1779. Ce Benjamin Huger avait été le premier à accueillir La Fayette à son arrivée en Amérique. Une amitié solide s'en était suivi, au point que quand la nouvelle de l'incarcération du marquis par les Autrichiens atteint la Caroline, le fils de Benjamin, Francis Huger, passe en Europe pour tenter de faire évader l'ami de son père de la prison d'Olmütz. Cette équipée rocambolesque lui vaudra de connaître à son tour quelques temps les geôles des Habsbourg en 1794. A la génération suivante, le fils de Francis, un autre Benjamin, est un des principaux généraux sudistes de la guerre de Sécession. Les Huger sont une belle illustration de la réussite des huguenots français en Amérique.

La French Church de New York au 18e siècle



Le frère et les deux sœurs de Marguerite Perdriau émigrent après la Révocation et s'installent à New York. Etienne et Elisabeth se marient dans la French Church en 1689 à quelques mois d'intervalle. Leurs enfants et petits-enfants y seront baptisés, comme ceux de leur sœur Marie. Baptêmes rédigés en français avec des prénoms à l'orthographe française, mais le mari et le fils d'Elisabeth ont été fait citoyens de New York et dans les actes commerciaux en anglais leur prénom commun Jean devient le plus souvent John. Là aussi l'intégration se fait bien.

Pour qui s'intéresserait un peu plus à ces cousins d'Amérique, je renvoie à leurs fiches sur le site gw.geneanet.org/alasseur où sont donnés en note la référence de plusieurs ouvrages et sites sur les huguenots émigrés.

4 Jules Coutin et sa tribu

Jules Coutin est né à Paris en 1864, troisième d'une fratrie de six enfants. Son père, l'ingénieur des chemins de fer Jules Henri Coutin, meurt en 1879, sa mère l'année suivante. La tutelle du jeune orphelin est assurée par Alfred Kowalski, époux de sa sœur aînée.



Je n'ai rien trouvé de particulier sur sa jeunesse. Il a dû faire des études de droit, coupées par son service militaire. Une vieille photographie le montre portant barbiche et moustache effilée et revêtu d'un bel uniforme à brandebourgs. Il ne doit pas avoir beaucoup plus de vingt ans. A son époque le service durait de six mois à cinq ans en fonction des aléas du tirage au sort. On peut souhaiter pour lui qu'il ait sorti un bon numéro.

A vingt-cinq ans Jules est clerc d'avoué. Il habite rue Sainte-Anne, à quelques pas d'un des principaux avoués de Paris, Edmond Mouillefarine. Un de ses cousins, Léon Deroy, a épousé la fille aînée d'Edmond. Jules devient ainsi un habitué de la maison. C'est incontestablement un bel homme. La troisième fille Mouillefarine, Thérèse, tombe amoureuse du fringant clerc. On m'a dit qu'elle s'arrangeait pour toujours le croiser « par hasard » dans le salon ou l'escalier quand il était de passage. Bref, les tourtereaux se déclarent leur flamme et entreprennent d'obtenir l'accord du pater familias.

Edmond Mouillefarine tient un Livre de Raison où il note les principaux événements familiaux. A la date du 14 février 1890 on peut y lire « Fiançailles de ma fille Thérèse avec Jules Coutin, vingt-cinq ans, second clerc d'avoué pour le moment. L'amour a parlé ; la raison, après un peu s'être fait prier, a dû se taire. Le jeune homme, cousin de Deroy, est notre ami depuis trois ans. Il ne lui manque qu'une position, que l'avenir et notre aide à tous lui procureront probablement. » La bonne bourgeoisie de l'époque distingue la position, que l'on occupe quand on ne peut vivre de ses seules rentes - avoué, notaire, magistrat, homme d'affaire ou haut fonctionnaire - des métiers du vulgum pecus, gratte-papier ou pire, commerçant. Dans mon enfance encore on parlait de situation plutôt que de métier.

Le contrat de mariage est signé le 4 juin 1890. La dot de Thérèse s'élève à 120.000 francs (or), plus 10.000 francs en trousseau. Jules amène la même somme en biens hérités de ses parents. La cérémonie religieuse est célébrée le 7 juin à Saint-Roch. Les jeunes mariés s'installent rue des Pyramides.

La « position » se fait un peu attendre : c'est seulement début 1895 que Jules achète une étude d'avoué à la cour d'appel de Paris. Avant cela sont venues deux petites filles. « Naissance si désirée de ma petite-fille Henriette Coutin, un enfant bien mérité par ma pauvre fille qui après trois ou quatre accidents avait passé toute sa grossesse au lit », note Edmond Mouillefarine le 21 juillet 1892. Louise suit en 1893. La famille déménage rue des Moulins. Viennent encore cinq garçons, François (1895), Jean-Marie (1897), Jacques (1900), Pierre (1901) et Paul (1907). Entre ces naissances les fausses couches sont multiples, Thérèse ayant été enceinte une bonne quinzaine de fois. Elle passe au lit une bonne partie des vingt ans qui suivent son

mariage. Les garçons poussent à la diable, laissés aux mains des domestiques et à l'impuissance des sœurs aînées.

Jules ne se satisfait pas de son étude d'avoué. Il décide en 1906 de la vendre, déménage à Versailles et se lance dans les affaires, les assurances puis la gestion de contentieux. Il y réussit assez bien.



A Versailles les Coutin demeurent d'abord 14 rue Hoche, entre la fameuse place octogonale homonyme et l'église Notre-Dame. Le 14 possède une façade à colonnes fin 18^e siècle unique à Versailles. En face, au 17, est établie l'étude notariale de maître Langlois. Les liens d'affaire et de voisinage qui se créent entre les Langlois et les Coutin vont se transformer en une relation amicale, poursuivie entre Geneviève Langlois, épouse du notaire Marcel Huber, et ma grand-mère Blondel. A la génération suivante, ma mère et ses sœurs ont partagé leurs premiers jeux avec les enfants Huber et cette amitié a persisté jusqu'à leurs derniers jours.

Nouvelle adresse, une maison à l'angle de la rue des Missionnaires et de la rue Sainte-Sophie, que Jules achète en 1911 et qu'il fait agrandir pour loger sa tribu. Il porte la façade sur la rue des Missionnaires de dix à dix-huit mètres, augmente le nombre des chambres du premier étage de quatre à six et celles du deuxième de deux à quatre. Famille et domestiques (au moins une bonne et une cuisinière) ont pu s'y trouver à leur aise.

Les garçons sont intenable. Déjà en 1904 Edmond Mouillefarine déplorait les bagarres incessantes entre François, Jean-Marie et Jacques (9, 7 et 4 ans !). Ils ne savent qu'inventer comme bêtises, pour la plus grande joie à venir de leurs petits-neveux quand leur grand-mère leur racontera « les histoires des oncles ». A titre d'exemple, le cimetière d'étrons installés sur le toit de la maison, avec cérémonies funèbres et pierres tombales. Les grands entraînent d'ailleurs sur ce toit le petit dernier Paul, à la grande frayeur de leurs sœurs. Leurs études au lycée Hoche sont surtout occasions à chahuts. Une de leur tête de Turc est un professeur surnommé Peau de Pêche. Ils inventent de convoquer chez lui le même jour toutes les entreprises de vidange de la région, d'où un bel embouteillage de pompes à merde. Le même professeur se rend parfois discrètement dans un des bordels de Versailles. Les galopins Coutin l'apprennent, préviennent leurs copains, et le malheureux est accueilli à sa sortie du lupanar par une haie d'élèves qui lui fait une ovation.

Le lycée Hoche compte dans l'histoire familiale. J'y ai usé mes fonds de culotte, comme mon cousin André Staut qui doit détenir un record de durée, de la 10^{ème} aux classes préparatoires. J'ai dans ma bibliothèque un prix de version grecque discerné par le lycée en 1852 à mon arrière grand-père Jean Blondel. Toutes ces générations de lycéens ont participé à des blagues croustillantes, mais je crois que les frères Coutin méritent de loin de détenir le grand prix Potache.

Henriette, la fille aînée, épouse en 1913 Joseph Blondel. Le mariage est célébré à Notre-Dame de Versailles le 5 mai. Les Joseph Blondel s'installent rue Baillet-Reviron, à deux pas de Notre-Dame, à cinq minutes de chez les Coutin. . Une première fille, ma tante Marie naît en

1914, suivie de tante Brigitte en 1915. Les filles accouchant à l'époque souvent chez leur mère, c'est dans la maison de la rue des Missionnaires que la troisième petite Blondel, ma mère, vient au monde en août 1917.

La Grande Guerre qui a frappé tant de familles, y compris des cousins et des neveux de Jules, épargne par chance ses fils. François et Jean-Marie sont tous deux blessés, l'aîné grièvement, mais survivent à leurs blessures. Jacques compte tenu de son âge ne rejoint l'armée que peu avant l'armistice. Les deux derniers sont trop jeunes pour participer au conflit.

La guerre terminée Jules, dont les affaires vont bien, vend la rue des Missionnaires et achète en 1923 ce qui va devenir pour longtemps l'immeuble familial par excellence, le 8 place Hoche.

Pas de fausse modestie : c'est, sur la plus belle place de Versailles, un de ses plus beaux édifices. Le 6 et le 8 sont des constructions jumelles. Des premiers bâtiments ont été dressés en 1673. L'actuel 8 abritait sous Louis XVI l'hôtellerie de la Belle Image. C'est là que logeait en 1784 Jeanne de Valois, comtesse de la Motte, l'aventurière de l'affaire du Collier de la Reine. C'est là aussi que la magnifique parure, soustraite au cardinal de Rohan, fut emportée et dépecée par madame de la Motte avant son arrestation. D'où le vague espoir dans la famille, chaque fois qu'on abattait une cloison, de tomber soudain sur une cascade de diamants... Espoir d'autant plus vain que les immeubles du 6 et du 8 ont été totalement remanié après 1786 par des travaux importants qui leur a donné leur aspect actuel.

Le 8 présente classiquement une façade principale sur la place, précédant une cour rectangulaire fermée par trois autres corps de bâtiments. Marie-Antoine de Helle le décrit en détail dans son livre « Le Vieux-Versailles ». Je retranscris, même si la citation est un peu longue. Porte cochère « *à décor Restauration : panneaux avec bordures sculptées et entourées de cabochons et de fleurons en très gros relief. Soulignant le premier étage, une étroite corniche s'accuse plus fortement au-dessus de la porte carrossière et s'appuie sur quatre minces consoles ornementales.*

L'entrée du 8, pavée, s'achève en anse de panier un peu aplatie qui se répète sur la gauche, avant l'escalier, très allongée et bordée de stuccages du même style Charles X (ou gothique, ou Restauration), que le plafond encaissé. Les paliers d'étages ont conservé sans trop d'usure les dallages initiaux en damier noir et blanc rebordé de marbre.

« Aux communs et aux importantes écuries, portes uniformément découpées à leur partie supérieure d'ouvertures en rayonnement à six branches, celles des écuries comportant de superbes doubles-marteaux tous semblables mais d'époque incertaine. Anneaux muraux d'attache pour chevaux. Escaliers secondaires d'époque, aux deux premières marches de pierre, arrondies, et aux rampes très simples. Identique à celui du 6, le terminal de l'escalier d'honneur est en bronze et début XIXème ainsi que les bornes décoratives et poignées à têtes de lion de la porte principale.

« Des magasins ont malheureusement modifié l'aspect élégant et régulier des fenêtres basses du rez-de-chaussée que surmontaient celles à cintre des entresols, dont trois seulement sont restées. »

Quand Jules l'achète, c'est un immeuble de rapport : il abrite quinze familles, dont les loyers vont de plusieurs milliers de francs pour les grands appartements en suite du bâtiment

principal à quelques centaines pour les petits logements sur cour. Le tout rapporte environ dix-huit mille francs par an. Jules va rapidement récupérer pour lui l'appartement principal du premier étage avec vue sur la place et céder le second étage à son gendre Blondel.

A la même époque, il fait l'acquisition dans le Perche d'une maison de campagne, la Brosserie, pour y recevoir l'été enfants et petits-enfants. C'est une grande maison de maître flanquée d'une tourelle que les paysans du coin appellent le château. Un beau jardin s'étend devant sa façade mais derrière une bande de terre d'une dizaine de mètres de profondeur vient butter sur les limites d'une pâture. Jules veut acheter un bout du pré pour agrandir de ce côté le jardin, mais le vendeur, le père Mauny, fait des difficultés. Le jour de la signature de l'acte la question n'est pas réglée et Jules souffre d'une affreuse migraine. De guerre lasse il signe l'achat de la maison sans le bout de terrain supplémentaire, en se disant que ce n'est que partie remise.

La Brosserie (photo Dominique 1962)



Les paysans normands ont la réputation de dire p'têt bien qu'oui, p'têt bien qu'non. La négociation pour l'achat du terrain de derrière va durer trois quart de siècle et ne sera conclue victorieusement que par ma cousine Pommereau, l'arrière petite-fille de Jules.

Pour revenir au père Mauny, il avait hérité la maison d'un propriétaire dont il était le fermier, monsieur Lévêque. J'ai entendu dire dans mon enfance que cet héritage venait récompenser certains services horizontaux de la fermière, cette madame Mauny qui est pour moi une vieille dame au visage ridé comme une pomme desséchée. Il est longtemps resté de ce Lévêque une plaque de cheminée à armes parlantes : une

mitre épiscopale avec l'inscription « nomine, non numine ». Je ne sais pas si les Pommereau l'ont conservée.

Les enfants Coutin quittent le foyer les uns après les autres. Louise devient religieuse : sa robe bleue et sa cornette immaculée de sœur de la charité s'intègre dans le décor familial à l'occasion de visites à ses parents et à sa chère sœur Henriette. François et Jean-Marie se marient peu après la guerre. Jacques entame une longue liaison qu'il ne régularisera qu'en 1940 malgré la réprobation parentale. Pierre voyage beaucoup. Il finit par s'installer à New York avec sa ravissante épouse américaine, mais revient souvent en France pour un commerce d'essences de fleurs de la Côte d'Azur. Pour ses très jeunes petits-neveux, ce sera un mythique Oncle d'Amérique, à qui il arrive même de descendre dans le prestigieux Trianon Palace.

Reste Paul, le petit dernier. Il n'a pas tiré le bon numéro à la loterie des talents, à part une mémoire à réciter par cœur l'annuaire. Ses frères cherchent à l'employer à mille petits boulots

où il échoue régulièrement. La petite bonne des Coutin, Raymonde Loeillet, met le grappin sur le benêt et réussit à se faire épouser. La famille reçoit des instructions strictes de la traiter comme un nouveau membre à part entière, ce qui a du donner lieu à quelques contorsions délectables. Ma mère et ses sœurs s'écorchent la bouche pour réussir à appeler l'ex-soubrette « tante Raymonde ». Le mariage durera peu : la fille est délurée, l'époux un imbécile. Tout le quartier sait bientôt qu'un garçon boucher du voisinage lui plante des cornes. Tante Raymonde filera avec son amant, abandonnant un petit Jean-Pierre en très bas âge dont vont se charger ses grands-parents Coutin, et après eux sa tante Henriette.



Jules et Thérèse vieillissent. Ils passent généralement l'été à La Brosserie. Le trajet est une expédition : en chemin de fer de Versailles à une gare campagnarde, puis jusqu'à la maison en carriole à cheval où s'entassent les malles. Il n'y a sur place ni l'eau courante, suppléée par un puit avec une pompe à bras, et ni bien entendu le téléphone. Les routes d'accès ne sont pas goudronnées. Dans cette époque intermédiaire la plupart des bourgeois même aisés n'ont depuis longtemps plus de chevaux et pas encore d'automobile. Les vélos y suppléent. Jules achète même pour se promener une Rosalie : c'est un curieux quadricycle à pédale surmonté d'un auvent pour se protéger de la pluie ou du soleil. Il s'amuse aussi à jouer au jardinier, avec tablier, sabots et chapeau de paille. Malgré ce déguisement il conserve sur les vieilles photos beaucoup d'allure.

Survient la Seconde Guerre mondiale. Au moment de la bataille de France une partie de la famille Coutin est à La Brosserie. L'armée allemande approche. Les filles d'Henriette Blondel partent vers le sud un peu au hasard pour fuir les assauts lubriques des hordes germaniques. Elles termineront leur exode improvisé dans la propriété angevine de cousins, les Baguenier Desormeaux. Un petit détachement de la Wehrmacht s'arrête à La Brosserie et n'y commet aucun dégât. Jules et Thérèse ont quand même le cœur gros de voir leur petit-fils de quatre ans, Jean-Pierre, jouer tranquillement sous le drapeau ennemi planté sur la pelouse.

Une autre anecdote concernant les Allemands et La Brosserie: à l'été 1944 un détachement SS en retraite passe une nuit à côté de la petite maison où madame Mauny s'est retirée. Quand elle en faisait le récit, c'était pour parler de leurs chants de bivouac « héla, qu'ils chantaient bien, les sèsèsses » et du fait qu'au départ ils lui avaient rendu parfaitement lavé un seau emprunté pour faire la cuisine. Chacun voit l'Histoire devant sa porte.

Jules s'éteint à Versailles le 28 avril 1946, trois jours avant la naissance de ma sœur Dominique. Au défilé suivant la messe de requiem, mon père recevait condoléances et félicitations, et alternait selon le cas visage affligé et sourire radieux. En priant Dieu de ne pas se tromper de mimique.

5 Grand-mère

Ma grand-mère Henriette Coutin est venue au monde le 21 juillet 1892, trois ans après l'inauguration de la Tour Eiffel. Toute sa jeunesse s'est déroulée dans ce 19^{ème} siècle finissant dont le terme réel est l'année 1914. Elle s'y replongeait avec délice sur ses vieux jours en lisant le « Comment j'ai vu 1900 » de la comtesse de Pange, sa contemporaine. J'aimais la mettre sur le sujet quand je venais lui rendre visite place Hoche.

Henriette Coutin à trois ans



Henriette passe son enfance à Paris où elle noue une affection indéfectible avec deux cousines germaines de son âge, Antoinette Deroy, restée fille, et Yvonne Meignan, future madame Henri Baguenier Desormeaux. Vieilles dames elles continueront à s'appeler « Yette », « Nette » et « Vonette ». Et comme les trois mousquetaires étaient quatre il ne faut pas oublier « Louissette », la sœur religieuse.

Galaxie féminine où la religion tient une grande place (trois autres cousines germaines sont entrées au couvent) et où les hommes sont considérés comme de drôles de pistolets, prévenants mais imprévisibles et hélas trop souvent menés par leur sensualité.

Le déménagement de la famille Coutin à Versailles quand Henriette a 16 ans ne distend pas le lien avec ses cousines, pas plus que son mariage en 1913, un mariage de présentation avec

Joseph Blondel qui a dix ans de plus qu'elle. Suivent les naissances rapprochées de trois enfants, Marie, Brigitte et Françoise. Des filles, heureusement. Et Dieu aidant l'une d'elle pourrait un jour prendre le voile. Ou pourquoi pas toutes les trois.



Dans les années 1920 les Blondel s'installent 8 Place Hoche dans le grand appartement du deuxième étage, juste au-dessus de celui des Coutin. Entrée, salon et salle à manger, reliées par de vastes portes à double battant, forment une belle enfilade dans l'esprit des logis du 18^{ème} siècle. Dans le même esprit presque toutes autres les pièces sont en suite, ce qui présente un petit inconvénient pour qui recherche l'intimité.

Les années passent entre l'éducation des fillettes dans un très convenable cours privé versaillais, les réunions de famille, les visites aux amies et les dévotions. Les vacances se passent souvent à La Brosserie, mais pas uniquement si on en croit les vieux albums de photo où sont montrés Salies de Béarn, Paramé ou Gerardmer. Une vie paisible de personnes bien élevées, le charme discret de la bourgeoisie versaillaise... Bientôt les filles se marient, Brigitte à 18 ans avec Jacques Staut, Françoise au début de la guerre avec Michel Alasseur. Car la guerre est de retour. La défaite est un choc : si Michel Alasseur s'en tire de justesse, Jacques Staut est fait prisonnier. Tout le monde se regroupe place Hoche, les deux filles mariées dans de petits logements aux étages supérieurs. Le premier petit-enfant, ma sœur Catherine, naît en 1941. Le 21 juillet 1942 la famille célèbre les 50 ans d'Henriette. Le lendemain Joseph Blondel est écrasé par un camion en traversant la Place d'Armes.

D'un coup tout bascule. Henriette s'enferme dans des tenues noires de deuil où n'apparaîtront un peu de violet ou de mauve que beaucoup plus tard. La mort de son mari est un choc affectif, mais aussi un désastre économique : la carrière de Joseph lui aurait valu une belle retraite, mais à l'époque une pension de réversion n'est attribuée aux veuves qu'après qu'elles aient passé la soixantaine. La voilà sans ressource pour une longue période. Il est inimaginable qu'une femme de son milieu et de sa génération travaille, et d'ailleurs qu'aurait-elle fait ? Elle se sépare de sa bonne, réduit son train de vie au strict minimum. Par chance elle possède quelques beaux meubles qu'elle va vendre au fur et à mesure de ses besoins.

Dans ces années de guerre et d'après-guerre Henriette n'est pas la seule à avoir des problèmes d'argent. Certaines de ses amies lui demande conseil pour vendre à leur tour, au mieux et le plus discrètement possible, quelques meubles ou objets de valeur. Elle est en contact avec plusieurs antiquaires intéressés par son carnet d'adresse. Madame Blondel devient ainsi une intermédiaire officieuse dans le négoce du mobilier ancien. Les commissions sur les ventes réalisées par son truchement lui permettent d'atteindre bon an mal an le moment où le déblocage de la pension de réversion vient la remettre à flot.

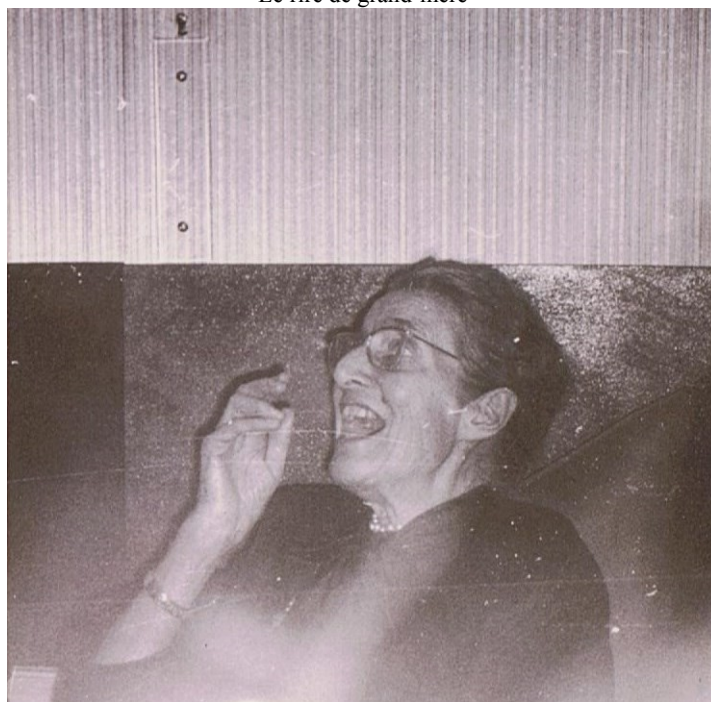
Au 8 Place Hoche les appartements du 1^{er} et du 2^{ème} sont coupés en deux après la mort de Jules Coutin. Thérèse, la veuve de Jules, garde la moitié du premier et cède l'autre aux Alasseur qui l'occuperont jusqu'en 1950. Henriette fait de même et loue la moitié de son étage à son gendre Staut. Chacun de ces nouveaux logements conserve une dimension très convenable à l'aune de nos critères actuels.

L'aînée des trois filles, Marie, épouse en 1946 Etienne Brière. Henriette va avoir dix petits-enfants, deux chez les Staut, quatre chez les Alasseur, autant chez les Brière. Elle consacre beaucoup de temps à l'art d'être grand-mère. Il lui faut aussi s'occuper de sa mère vieillissante qui meurt en 1955, et de son neveu Jean-Pierre, le fils très peu réussi de son frère Paul. Le garçon est obtus, souvent déplaisant, parfois même violent. Il traîne avec des clampins sans envergure qui l'entraînent dans de petits délits. Un de ses exploits mérite d'être conté : avec un Pied Nickelé de son espèce il casse une nuit la vitrine d'un magasin de télévision, s'empare d'un poste et l'emporte place Hoche. Il s'aperçoit alors qu'il a oublié de prendre le bon de garantie, ce qui compliquera la vente à un receleur, et retourne le chercher. Bien entendu la police est là et n'a plus qu'à le cueillir. Plus tard Jean-Pierre se calmera et vivotera d'une activité de chiffonnier-brocanteur. Charité chrétienne ou esprit de famille, sa tante ne cessera jamais de l'accueillir.

Au fil des ans des rituels se créent. Chaque mois un déjeuner réunit place Hoche autour d'Henriette ses filles, ses gendres et ses petits-enfants, en tout dix-sept personnes. Une anecdote à propos d'un de ces déjeuners : au tout début des années soixante l'affaire algérienne divise profondément la société française, entre les réalistes partisans de l'indépendance et les idéalistes pour lesquels il n'est pas question d'amener le drapeau. Il faut avoir connu cette époque pour savoir à quel point les esprits étaient chauffés à blanc, comme aux pires moments de l'affaire Dreyfus. Deux gendres d'Henriette sont sur une ligne, le troisième sur l'autre. Un jour le sujet à éviter (Surtout ne parlons pas de l'affaire Dreyfus) est malencontreusement abordé à table (Ils en ont parlé). Le ton monte au point que ces gens qui s'adorent sont à deux doigts de vraiment se fâcher. Henriette sauve la situation en proférant un étonnant « et si nous parlions de Raspoutine » qui déclenche un éclat de rire général. Depuis la formule est citée dans la famille quand un sujet épineux apparaît dans la conversation.

Elle avait peu d'humour mais beaucoup d'esprit, un esprit acéré qui savait s'arrêter avant de devenir blessant.

Le rire de grand-mère



Dans les années 1950 et 1960 elle passe tous les étés à La Brosserie, qu'elle gagne en train jusque La Loupe où vient la chercher le garagiste-taxi de Longny-au-Perche. Ses filles, dont les maris n'ont que quelques semaines de congés, lui confient souvent leurs enfants le reste des vacances. Elle engage pour les encadrer des petites Hollandaises au pair. Des Hollandaises de la minorité catholique, bien entendu, qui participent avec les gamins à la prière du soir à genoux devant la statue de la Vierge qui orne la façade de la maison (ou à l'intérieur par temps de pluie !) Il lui arrive aussi d'entraîner elle-même la marmaille des cousins-cousines dans des promenades ou des pique-niques dans la campagne.

Au fil des ans La Brosserie devient moins isolée. Jacques Staut a acheté une voiture qui lui permet de venir le week-end avec Brigitte. Les routes sont peu à peu goudronnées, des Parisiens commencent à acquérir des maisons de campagne dans la région. Les Staut font

installer le téléphone, qui fonctionne quand l'opératrice de la poste de Longny daigne décrocher. Les paysans découvrent que le monde ne s'arrête pas aux limites du canton et n'appellent plus La Brosserie « le château ». En 1962 toute la famille réunie fête les 70 ans d'Henriette dans un restaurant du pays de Réno. Je n'avais pas un instant réalisé à l'époque que cela correspondait aussi à ses vingt ans de veuvage.

Arrivent les années 1970. Brigitte s'occupe de plus en plus de sa mère vieillissante dont l'horizon commence à se limiter au trajet entre la place Hoche et l'église Notre-Dame. Elle continue à recevoir des visites où elle peut encore déployer cet art de la conversation qui a pâli après la disparition de sa génération. Jusqu'au moment où l'âge atteint sa mémoire et ses facultés.

Grand-mère meurt à Versailles en 1977, peu avant ses 85 ans.

Ascendants de Jules COUTIN

Numérotation Sosa-Stadonitz : le père a pour numéro le double de celui du sujet, la mère le double plus un (exemple : Sophie Seignette, n°5, à pour père le n° 10 Pierre Etienne Seignette et pour mère le n° 11 Marie Françoise Brossard).

On trouve dans cette ascendance beaucoup de protestants de la région de La Rochelle aux 16^e et 17^e siècles. Ils sont signalés par un P après leur nom (même en cas d'abjuration tardive).

Génération 1

1 Jules COUTIN, né le 24 octobre 1864, Paris, décédé le 28 avril 1946, Versailles, avoué, marié le 5 juin 1890, Paris, avec Thérèse MOUILLEFARINE

Génération 2

2 Jules Henri COUTIN, né le 7 septembre 1826, Bordeaux, décédé le 22 octobre 1879, Paris, ingénieur, inspecteur général des Chemins de Fer de l'Ouest, marié le 6 septembre 1856, Meudon, 92, avec **3 Henriette POUMAROUX**, née le 13 octobre 1836, Langoiran, 33, décédée le 22 octobre 1880

Génération 3

4 Jean Nicolas COUTIN, né le 4 octobre 1790, Rochefort, 17, décédé le 15 janvier 1863, Paris, docteur en médecine, marié le 28 octobre 1813, Rochefort avec **5 Sophie SEIGNETTE**, née le 15 juillet 1792, Breuillet, 17, décédée le 5 juin 1849, Paris

6 Adrien POUMAROUX, né vers 1808, décédé le 5 octobre 1885, Bordeaux, chapelier, propriétaire, marié avec **7 Joséphine Rosalie GREBILLE**, née le 26 octobre 1811, Paris, décédée le 19 novembre 1863, Meudon

Génération 4

8 Jean COUTIN, né le 29 novembre 1757, Saint-Preuil, 16, décédé le 15 ventôse an XII (6 mars 1804), Rochefort, 17, commis aux vivres de la marine à Rochefort, marié le 21 novembre 1787, Rochefort, avec **9 Suzanne Adélaïde LATOUR**, née le 7 mars 1766, Rochefort, décédée avant mars 1804.

10 Pierre Etienne SEIGNETTE, né le 13 février 1767, La Rochelle, décédé le 27 octobre 1836, Rochefort, 17, Président du Tribunal civil de Rochefort, marié le 8 août 1791, Lagord, 17, avec **11 Marie Françoise BROSSARD**, née vers 1775, le Dondon, dépendance du Cap, Ile de Saint-Domingue, décédée après octobre 1813.

12 Léonard POUMAROUX, né le 27 mars 1778, Bordeaux, chapelier, marié le 7 vendémiaire an XIII (29 septembre 1804), Bordeaux, avec **13 Marie MAYE**, née le 4 mars 1784, Bordeaux

14 Jean Baptiste GREBILLE, né le 13 février 1777, Saint-Apollinaire, 21, décédé avant novembre 1862, chapelier, marié le 22 février 1829, Paris, avec **15 Jacqueline VEILLET**, née le 26 novembre 1790, Dijon, décédée le 11 novembre 1862, Meudon, rentière à son décès.

Génération 5

16 Pierre COUTIN, né le 8 janvier 1722, Saint-Preuil, 16, vigneron, marié le 12 février 1744, Verrières, 16, avec **17 Marie PELLUCHON**, née le 10 février 1718, Verrières, décédée le 2 février 1781, Saint-Preuil

18 Joseph LATOUR, né le 14 septembre 1733, Nevers, décédé avant janvier 1768, chirurgien de la marine, marié le 30 janvier 1764, Rochefort, 17, avec **19 Marie Angélique MANSION**, née le 17 juin 1744, Rochefort

20 Pierre Henri SEIGNETTE, né le 4 janvier 1735, La Rochelle, décédé le 19 novembre 1807, Paris, conseiller à la Cour de Cassation, maire de La Rochelle, marié le 4 février 1765, La Rochelle, avec **21 Marie Suzanne RANJARD**, née le 11 mai 1748, La Rochelle, décédée le 23 décembre 1769, La Rochelle

22 Jean Baptiste BROSSARD, né le 25 mai 1732, Saint-Pompain, 79, décédé le 3 nivôse an V (23 décembre 1796), La Rochelle, colon dans l'île de Saint-Domingue, marié avec **23 Marie Madeleine HEULAN**, née en 1742, Le Dondon (Le Trou), Ile de Saint-Domingue, actuel Haïti, décédée le 10 janvier 1807, La Rochelle

24 Jean POUMAROUX, né le 22 septembre 1737, Viella, 32, décédé avant septembre 1804, cuisinier, cabaretier, hôtelier, marié le 18 avril 1769, Bordeaux, avec **25 Jeanne ETHIER**, née le 20 novembre 1740, Bourg, 33, décédée après novembre 1804

26 Dominique MAYE, décédé le 6 décembre 1817, Bordeaux, carrossier, marié le 5 février 1777, Bordeaux, avec **27 Françoise BELLOC**, née en 1750, Langon, 33

28 [Jean Baptiste GREBILLE](#), né vers 1737, décédé le 11 novembre 1785, Saint-Apollinaire, 21, laboureur à Godrans, écart de St-Appolinaire, marié le 3 novembre 1772, Saint-Apollinaire, avec **29 [Marie MALOIR](#)**, née à Saint-Apollinaire

30 [François VEILLET](#), né vers 1757, Lantenay, 21, décédé le 29 brumaire an III (19 novembre 1794), hôpital civil de Dijon, marchand fripier, marié le 16 mai 1790, Dijon, avec **31 [Anne JACSON](#)**, née après 1765

Génération 6

32 [Jean COUTIN](#), né vers 1678, Saint-Preuil, 16, décédé le 19 septembre 1743, Saint-Preuil, marié le 25 janvier 1717, Saint-Preuil, avec **33 [Marguerite GUERIN](#)**, née en 1688, décédée le 18 octobre 1752, Saint-Preuil

34 [Jean PELLUCHON](#), né le 26 décembre 1692, Verrières, 16, décédé le 16 avril 1748, Verrières, marié le 3 février 1717, Verrières, avec **35 [Marie FORTET](#)**, née en 1691, Gensac, 16, décédée le 27 mars 1724, Verrières

36 [Guillaume LATOUR](#), né en mars 1687, Nevers, décédé le 30 septembre 1733, Nevers, marchand apothicaire, marié le 20 août 1715, Nevers, avec **37 [Jeanne ROUX](#)**, née vers 1690, décédée en 1735, Nevers

38 [François MANSION](#), né vers 1691, Exideuil en Poitou (St-Pierre d'Exideuil, 86), décédé le 24 octobre 1748, Rochefort, 17, valet de chambre de monsieur de Beauharnais, intendant de la marine, puis aubergiste à Rochefort, marié le 7 février 1730, Rochefort, avec **39 [Marie GIRAUD](#)**, née vers 1697, Candé en Saintonge, décédée le 9 mai 1763, Rochefort

40 [Pierre Samuel SEIGNETTE](#), né le 15 octobre 1704, Paris, décédé le 20 mars 1766, La Rochelle, conseiller au présidial de La Rochelle, colonel des milices bourgeoises, maire de La Rochelle de 1761 à 1764, marié le 15 février 1734, La Rochelle, avec **41 [Jeanne Marie Anne BELIN](#)**, née le 11 novembre 1704, La Rochelle, décédée en octobre 1765, La Rochelle

42 [Etienne RANJARD](#), né vers 1713, Châteauroux, 36, décédé le 4 décembre 1783, La Rochelle, armateur, juge consul et échevin à La Rochelle, syndic de la chambre de commerce, marié le 30 juin 1744, La Rochelle, avec **43 [Marie Anne DELAIRE](#)**, née le 9 avril 1728, La Rochelle, décédée après août 1791

44 [Simon BROSSARD](#), décédé avant juillet 1749, sieur des Chaignées, qualifié honorable homme, marié avec **45 [Suzanne de COUIGNAC](#)**, née vers 1698, décédée en février 1762, Villiers-en-Plaine 79, qualifiée damoiselle

46 [Jacques HEULAN](#), colon dans l'île de Saint-Domingue, marié avec **47 [Marie Madeleine DUPUIS](#)**, née à Paris, décédée après 1782, Le Dondon, Ile de Saint-Domingue, actuel Haïti.

48 [Raymond POUMAROUX](#), décédé le 7 novembre 1764, Viella, 32, laboureur, marié le 28 juillet 1736, Viella, avec **49 [Jeanne GARABIAN](#)**, née le 14 décembre 1707, Viella

50 [Louis ETHIER](#), né en 1710, décédé le 19 juin 1744, Bourg, 33, tonnelier, marié le 9 juillet 1737, Plassac, 33, avec **51 [Guillemette TRUJEAU](#)**, née en 1711, Plassac

52 [père non déclaré](#) marié avec **53 [mère non déclarée](#)**.

54 Jean BELLOC, né en 1705, décédé le 13 mars 1753, Langon, 33, charpentier de barrique, marié le 13 janvier 1731, Langon, avec **55 Anne LATARGUERIE**, servante à Langon

56 Jean GREBILLE, né en février 1705, Neuilly-lès-Dijon, 21, décédé le 2 octobre 1772, Saint-Apollinaire, 21, laboureur à Neuilly-lès-Dijon puis propriétaire du fief de Champlevé à St-Apollinaire, marié le 12 novembre 1735, Neuilly-lès-Dijon, **57 Anne LAURY**, née le 14 juin 1714, Rouvres-en-Plaines, 21, décédée entre en octobre 1772 et en 1788

58 Pierre MALOIR, né vers 1727, décédé le 28 juin 1762, Saint-Apollinaire, 21, marchand de vin, cabaretier, marié le 25 novembre 1749, Saint-Apollinaire, 21, avec **59 Marie GONDELIER**, née vers 1722, décédée le 1er mars 1779, Saint-Apollinaire

60 François VEILLET, décédé avant mai 1790, charp(entier?) à Talmay, 21, marié avec **61 Françoise DRUOTON**, décédée avant mai 1790

62 Jean JACSON, décédé avant mai 1784, laboureur à Saulon-la-Rue, marié avec **63 Barbe PERRUCHOT**, décédée avant mai 1790.

Génération 7

64 Jean COUTIN, cultivateur à Saint-Preuil, 16, marié avec **65 Jeanne BLANCHARD**, décédée le 18 mars 1708, Saint-Preuil

66 Jean GUERIN marié avec **67 Marie ANGELIER**.

68 François PELLUCHON, né en 1662, décédé le 1er février 1739, Verrières, 16, marié le 16 février 1688, Verrières, avec **69 Jeanne RONDEAU**.

70 Pierre FORTET marié avec **71 Marie CAILLETEAU**.

72 Jean LATOUR, décédé avant août 1715, maître chirurgien, marié le 11 février 1686, Nevers, avec **73 Jeanne PETIT**, décédée après août 1715

74 Jean ROUX, décédé le 24 octobre 1730, Sancoins, 18, maître apothicaire à Sancoins, marié le 20 octobre 1693, Sancoins, avec **75 Catherine MOREAU**, née le 22 février 1670, Sancoins

76 Pierre MANSION, né vers 1650, décédé avant février 1730, de la paroisse de Civray, 86, marié le 30 novembre 1690, Civray, avec **77 Anne MARTINEAU**, née vers 1655, de la paroisse de Civray

78 Jean GIRAUD, décédé avant novembre 1724, marié avec **79 Anne PESCHAUD**, décédée après novembre 1724.

80 Pierre SEIGNETTE, P, né le 4 décembre 1660, La Rochelle, décédé le 11 mars 1719, La Rochelle, médecin ordinaire de Monsieur, frère du Roi, et du Régent, marié avec **81 Esther FANEUIL**, P, née le 19 octobre 1668, La Rochelle, décédée avant 1708

82 Osée BELIN, P, né le 21 mai 1664, La Rochelle, décédé le 13 avril 1718, La Rochelle, marchand, banquier, échevin et bourgeois de La Rochelle, marié le 11 août 1687, La Rochelle, avec **83 Elisabeth BRIANS**, P, née le 28 janvier 1667, La Rochelle, décédée le 9 novembre 1732, La Rochelle

84 Jean RANJARD, décédé après juin 1744, huissier, bourgeois, marié le 22 mai 1699, Chateauroux, 36, avec **85 Marie AUGRAS**, originaire de Chateauroux

86 [Thomas DELAIRE](#), né en mai 1701, La Rochelle, décédé en novembre 1762, La Rochelle, syndic de la Chambre de commerce de La Rochelle, juge consul, négociant, marié avec **87 [Catherine HERVIEUX](#)**, décédée entre en 1746 et en 1775.

90 [Jacques de COUIGNAC](#), P, marié le 9 octobre 1700, Benet, 85, avec **91 [Suzanne LEBRUN](#)**, P.

98 [Joseph GARABIAN](#), charpentier, marié avec **99 [Marie DUBIGNEAU](#)**.

100 [Antoine ETHIER](#), né en 1678, décédé le 23 février 1748, Bourg, 33, charretier à Bourg, marié avec **101 [Jeanne COUJAUD](#)**, née en 1678, décédée le 13 avril 1748, Bourg

102 [Pierre TRUJEAU](#), chirurgien à Plassac, 33, marié avec **103 [Jeanne LANDRAU](#)**.

108 [Jean BELLOC](#), marié avec **109 [Jeanne LUCMARET](#)**

110 [Pierre LATARGUERIE](#), marié avec **111 [Marie LATRILLE](#)**.

112 [Nicolas GREBILLE](#), né en décembre 1677, Fauverney, 21, décédé en janvier 1710, Neuilly-lès-Dijon, 21, laboureur à Neuilly-lès-Dijon; de la paroisse de Saint-Michel de Dijon à son mariage, marié le 4 juillet 1702, Neuilly-lès-Dijon, avec **113 [Marie TAUPIN](#)**, née vers 1677, de la paroisse de Neuilly-lès-Dijon à son mariage

114 [Jean LAURY](#), décédé après novembre 1735, laboureur à Rouvres puis fermier à Neuilly-lès-Dijon, marié en juillet 1713, Rouvres-en-Plaine, 21, avec **115 [Elisabeth FOREY](#)**, décédée le 29 novembre 1714, Rouvres-en-Plaine

118 [Claude GONDELIER](#), décédé avant novembre 1749, laboureur, marié avec **119 [Jeanne SIMON](#)**, née en 1693, décédée le 28 mars 1743, Saint-Apollinaire, 21

Génération 8

144 [Jean LATOUR](#), décédé avant février 1686, marié avec **145 [Marguerite DUBOUSSEAUX](#)**.

146 [Pierre PETIT](#), décédé avant février 1686, maître chirurgien, marié avec **147 [Jeanne PAILLOUX](#)**.

148 [Charles ROUX](#) marié avec **149 [Marie des ROLLIERS](#)**.

150 [Pierre MOREAU](#), décédé avant septembre 1693 marié avec **151 [Reine BORDIER](#)**.

152 [Marc MANSION](#), décédé avant 1690, marié avec **153 [Jeanne DELACOURLIE](#)**, décédée avant 1690.

154 [Jean MARTINEAU](#), décédé avant novembre 1690, marié avec **155 [Renée GALAIS](#)**.

160 [Elie SEIGNETTE](#), P, né le 1er juin 1632, La Rochelle, décédé le 2 mai 1698, La Rochelle, apothicaire, maître monnayeur, diacre protestant, marié le 25 janvier 1654, La Rochelle, avec **161 [Elisabeth PERDRIAU](#)**, P, décédée entre 1698 et 1713

162 [Benjamin FANEUIL](#), P, né le 31 mai 1625, La Rochelle, décédé après janvier 1702, marchand à La Rochelle, marié le 1er février 1654, La Rochelle, avec **163 [Marie BERNON](#)**, P, décédée avant novembre 1697

164 Alard BELIN, P, né en septembre 1621, La Rochelle, décédé en avril 1667, La Rochelle, marchand, marié le 21 janvier 1646, La Rochelle, avec **165 Judith YVONNET**, P, décédée après décembre 1680

166 Daniel BRIANS, P, né le 6 décembre 1622, La Rochelle, décédé le 29 août 1681, La Rochelle, marchand à La Rochelle, marié avec **167 Anne BION**, P, née vers 1630, décédée le 15 juin 1684, La Rochelle.

168 Jean RANJARD, originaire de Châteauroux, 36, huissier, marié le 21 janvier 1674, Châteauroux, avec **169 Jeanne GUYOT**, originaire de Châteauroux

170 Pierre AUGRAS, décédé avant mai 1699, marié le 19 septembre 1678, Châteauroux, avec **171 Jeanne LECONTE**

172 Thomas DELAIRE, marchand pelletier, marié le 22 avril 1698, La Rochelle, avec **173 Marie Claude LE FEVRE**, décédée après juin 1744, originaire de Paris

180 Jacques de COUIGNAC, P, né vers 1649, décédé après octobre 1700, fermier de la terre de Saint-Pompain, sieur de la Perrinière, marié le 18 juin 1670, Niort, 79, avec **181 Françoise BLAVON**, P, née vers 1644

182 Etienne LEBRUN, marchand à Saint-Martin-de-Ré, marié avec **183 ? LEBRUN**.

224 Claude GREBILLE, décédé le 13 mars 1695, Fauverney, 21, marchand (ou maréchal?) puis laboureur à Fauverney, marié avant mars 1666 avec **225 Jeanne SIMEON**, décédée le 14 janvier 1697, Fauverney

226 Nicolas TAUPIN, décédé avant juillet 1702, marié le 3 juillet 1668, Dijon, avec **227 Bénigne BAILLY**

228 Jean Baptiste LAURY, né le 24 août 1667, Rouvres-en-Plaine, 21, décédé le 18 décembre 1716, Rouvres-en-Plaine, laboureur, marchand, garde du petit sel (pour scel?), greffier à Rouvres, marié le 29 avril 1691, Rouvres-en-Plaine, 21, avec **229 Guillemette BARA**, née vers 1674, décédée le 20 novembre 1704, Rouvres-en-Plaine

230 Louis FOREY, né vers 1672, décédé avant 14 novembre 1732, Rouvres-en-Plaine, 21, laboureur à Rouvres, marié le 13 septembre 1689, Rouvres-en-Plaine, 21, avec **231 Anne JACOTIER**, née en février 1674, Rouvres-en-Plaine, décédée le 19 mars 1744, Rouvres-en-Plaine

Génération 9

320 Jehan SEIGNETTE, P, né en 1592, décédé le 15 décembre 1648, La Rochelle, médecin apothicaire à La Rochelle, diacre protestant, marié en juin 1620 avec **321 Marie GUILLEMARD**, P, née vers 1597, décédée en novembre 1646, La Rochelle

322 Pierre PERDRIAU, P, marchand à La Rochelle, marié avec **323 Rachel LANGLOIN**, P.

324 Benjamin FANEUIL, P, marchand à La Rochelle, marié en 1616 avec **325 Suzanne de L'ESPINE**, P, née en 1593, décédée le 19 décembre 1677, La Rochelle

326 André BERNON, P, né vers 8 mars 1607, La Rochelle, décédé le 21 octobre 1676, La Rochelle, marchand banquier à La Rochelle, reçu lieutenant des monnayeurs en 1642, marié

le 23 septembre 1631, La Rochelle, avec **327 [Suzanne GUILLEMARD](#)**, P, née le 15 novembre 1607, La Rochelle, décédée en septembre 1656, La Rochelle

328 [Ozée BELIN](#), P, marié avec **329 [Marie JOSLAIN](#)**, P.

332 [Daniel BRIANS](#), P, marié avec **333 [Anne GORRIBON](#)**, P.

334 [Gédéon BION](#), P, décédé avant 1er janvier 1676, huissier de la Bourse de La Rochelle, marié avec **335 [Marie STEVENOT](#)**, P, née en 1600, décédée le 1er janvier 1676, La Rochelle

336 [Jean RANJARD](#), décédé avant janvier 1681, marié avec **337 [Jeanne GAUTIER](#)**, décédée avant septembre 1677.

338 [Jean GUYOT](#), marié avec **339 [Jeanne BOURGOIN](#)**.

340 [Gilbert AUGRAS](#), décédé avant septembre 1678.

342 [Antoine LECONTE](#), marchand, marié avec **343 [Marie FERRAND](#)**, décédée avant février 1687

344 [Thomas DELAIRE](#), né vers 1632, décédé en mars 1705, La Rochelle, marié avec **345 [Jeanne MICHEL](#)**, née vers 1633, décédée en octobre 1677, La Rochelle

346 [Philibert LE FEVRE](#), décédé avant avril 1698, marchand pelletier à Paris, marié avec **347 [Marie de PRESSOIR](#)**.

360 [Jacques de COUIGNAC](#), P, décédé le 18 mai 1663, Niort, 79, sieur de la Perrinière, pasteur protestant à Niort de 1620 à 1663, marié le 13 mars 1636, Fontenay-le-Comte, 85, avec **361 [Jeanne BLAVON](#)**, P.

362 [François BLAVON](#), décédé avant juin 1670, marchand, marié avec **363 [Jeanne TIRAQUEAU](#)**.

452 [Edme TAUPIN](#), laboureur, marié avec **453 [Philiberte CORNIT?](#)**, nom mal lisible.

454 [Joseph BAILLY](#), laboureur, marié avec **455 [Jeanne MUNOIT?](#)**, nom mal lisible.

456 [Jean LAURY](#), décédé le 9 mars 1700, Rouvres-en-Plaine, 21, marchand et laboureur à Rouvres, marié le 14 novembre 1666, Rouvres-en-Plaine, avec **457 [Claudine GARNIER](#)**, née vers 1639, décédée le 28 février 1729, Rouvres-en-Plaine

458 [Claude BARA](#), décédé avant avril 1691, laboureur, marchand à Crimolois (21), marié avec **459 [Etienne GREBILLE](#)**.

460 [Claude FOREY](#), décédé en octobre 1690, Rouvres-en-Plaine, 21, marié avec **461 [Marie BERTET](#)**, décédée en septembre 1680, Rouvres-en-Plaine

462 [Guillaume JACOTIER](#), décédé en novembre 1697, Rouvres-en-Plaine, 21, marié avec **463 [Claudine DURANT](#)**, décédée le 29 juin 1684, Rouvres-en-Plaine

Génération 10

640 [Jehan SEIGNETTE](#), P, marchand et bourgeois de La Rochelle, marié le 5 août 1580 avec **641 [Jehanne CABARET](#)**, P.

642 Jacques GUILLEMARD, P, baptisé le 16 septembre 1566, La Rochelle, maître-monnayeur de pleine part, reçu le 16 octobre 1613, marié avec **643 Eve RIFFAULT**, P, née avant 1576, décédée après 1610

652 André BERNON, P, marié avec **653 Jeanne LECOURT**, P.

654: voir **642**. **655**: voir **643**.

720 Hercule de COUIGNAC, décédé avant mars 1636, sieur de la Perrinière, marié avec **721 Catherine ACQUET**, décédée après mars 1636.

722 Jean BLAVON, sieur de la Garaudinière, marié avec **723 Jeanne GRESLAUD**, décédée avant mars 1636.

912 Estienne LAURY, laboureur, marié avec **913 Marguerite GUENEE**.

914 Jean Baptiste GARNIER, laboureur à Rouvres, 21, marié avec **915 Reigne FOREY**, décédée le 17 mai 1678, Rouvres-en-Plaine, 21

Génération 11

1 286 Mathurin RIFFAULT, P, né avant 1545, décédé le 28 juillet 1605, maître chirurgien à La Rochelle, marié avant 1565 avec **1 287 Jacqueline PROVOST**, P, née avant 1549, décédée après 1578.

1 304 Léonard BERNON, marié en 1578 avec **1 305 Françoise CARRE**.